

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

DRACULA

BRAM STOKER



DRACULA

BRAM STOKER

Un jeune notaire anglais, Jonathan Harker, est envoyé en Transylvanie pour rencontrer un client, le comte Dracula, nouveau propriétaire d'un domaine à Londres. L'homme qu'il découvre est une créature démoniaque, un mort vivant qui boit le sang de ses victimes...

Jonathan échappera-t-il au vampire ? Et quel sort attend Mina, sa douce fiancée ?

Le dossier de l'édition propose un groupement de textes consacré à la figure du monstre dans la littérature fantastique.

Il présente en outre une série de clichés tirés des adaptations cinématographiques les plus célèbres du roman.

Présentation et dossier
par Anne Cassou-Noguès
et Marie-Aude de Langenhagen



4 €

Prix France

ISBN : 978-2-0807-2306-2



9 782080 723062

editions.flammarion.com

GF Flammarion

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

BRAM STOKER

Dracula

Traduction par JACQUES FINNÉ

Présentation, notes, choix des extraits et dossier par,
ANNE CASSOU-NOGUÈS
et MARIE-AUDE DE LANGENHAGEN,
professeurs de lettres

GF Flammarion

Le fantastique dans la même collection

BRADBURY, *L'Heure H et autres nouvelles*

L'Homme brûlant et autres nouvelles

CHAMISSO, *L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl*

GAUTIER, *La Morte amoureuse. La Cafetière et autres nouvelles*

GOGOL, *Le Nez. Le Manteau*

HOFFMANN, *L'Enfant étranger*

L'Homme au Sable

Le Violon de Crémone. Les Mines de Falun

KAFKA, *La Métamorphose*

MATHESON, *Au bord du précipice et autres nouvelles*

Enfer sur mesure et autres nouvelles

MAUPASSANT, *Le Horla et autres contes fantastiques*

MÉRIMÉE, *La Vénus d'Ille et autres contes fantastiques*

Monstres et chimères (anthologie)

Nouvelles fantastiques 1. Comment Wang-Fô fut sauvé et autres récits

Nouvelles fantastiques 2. Je suis d'ailleurs et autres récits

POE, *Le Chat noir et autres contes fantastiques*

POUCHKINE, *La Dame de pique et autres nouvelles*

ROSNY AÏNÉ, *La Mort de la terre*

SHELLEY, *Frankenstein*

STEVENSON, *Le Cas étrange du docteur Jekyll et de Mr. Hyde*

VERNE, *Le Humbug. Frritt-Flacc*

WILDE, *Le Fantôme de Canterville et autres nouvelles*

© Librairie des Champs-Élysées
pour la traduction en langue française.

© Éditions Flammarion, 2004.

Édition revue, 2006.

ISBN : 978-2-0807-2306-2

ISSN : 1269-8822

S O M M A I R E

■ Présentation	5
Bram Stoker et le mythe de Dracula	5
<i>Dracula</i> , un récit fantastique	6
<i>Dracula</i> , entre tradition et modernité	11
■ Vampires	17

Dracula

Chapitre I	23
Chapitre II	27
Chapitre III	36
Chapitre IV	49
Chapitre V	59
Chapitre VI	60
[Chapitre VII]	63
Chapitre VIII	64
Chapitre IX	70
Chapitre X	80
Chapitre XI	95
Chapitre XII	104
Chapitre XIII	120
Chapitre XIV	128

Chapitre XV	135
Chapitre XVI	145
[Chapitre XVII]	153
Chapitre XVIII	154
Chapitre XIX	163
[Chapitre XX]	171
Chapitre XXI	172
[Chapitre XXII]	187
Chapitre XXIII	188
[Chapitres XXIV à XXVI]	194
Chapitre XXVII	195
Épilogue	203
■ Dossier	205
Le monstre dans la littérature fantastique	207
<i>Dracula</i> au cinéma	215

PRÉSENTATION

Bram Stoker et le mythe de Dracula

De l'enfant chétif au jeune homme vigoureux

Abraham (dit Bram) Stoker naît le 8 novembre 1847 à Clontarf, un petit village situé au nord de Dublin. Enfant à la santé fragile, il est souvent alité, ce qui donne l'occasion à sa mère de lui raconter des histoires surnaturelles. En novembre 1863, son père décide de l'inscrire au Trinity College de Dublin afin qu'il intègre l'administration. C'est dans cette université, qui accueille notamment Maturin, Le Fanu et Oscar Wilde, que s'opère la métamorphose physique et intellectuelle de Bram Stoker. Surnommé « le géant à la barbe rousse », il se distingue par ses prouesses sportives, s'enthousiasme pour le théâtre et éprouve une grande fascination pour l'acteur Henry Irving. Dès lors, il aspire à gagner Londres, capitale culturelle.

Du journaliste au directeur de théâtre

Bram Stoker devient critique théâtral pour le *Dublin Mail* tout en occupant un poste administratif. Parallèlement, il commence à écrire et publie son premier recueil de nouvelles fantastiques, *Au-delà du crépuscule*, en 1882. Après avoir épousé une jeune comédienne, il s'installe à Londres, où il devient l'agent artistique

de Henry Irving et le régisseur comptable du Lyceum Theatre. Introduit dans les salons littéraires, il côtoie des passionnés de récits surnaturels, parmi lesquels Le Fanu, auteur du célèbre *Carmilla* (1871, voir dossier, p. 207). On pense qu'il adhère alors à la Golden Dawn, une société secrète adepte de sciences occultes et de magie.

***Dracula*, ou la création d'un mythe**

Bram Stoker travaille à son grand roman, *Dracula* (1897), pendant dix ans. Le livre remporte un vif succès, qui vaut à l'auteur son adhésion au Cercle des génies de l'étrange¹. Stoker publie ensuite de nombreux autres récits et consacre la fin de sa vie à l'écriture. Dans l'espoir de rencontrer un accueil aussi favorable que celui qu'il connut à la parution de *Dracula*, il renoue avec le récit fantastique dans son dernier roman, *The Lair of the White Worm* (*Le Repaire du ver blanc*, 1911). Il meurt d'une maladie rénale le 21 avril 1912.

***Dracula*, un récit fantastique**

La fin du roman noir

En Angleterre comme en France, le premier tiers du XIX^e siècle est marqué par le triomphe du roman noir, ou roman gothique. En plein apogée du rationalisme, cette littérature permet d'échapper

1. *Cercle des génies de l'étrange* : cercle littéraire qui se réunit pour lire des textes fantastiques.

à un univers où dominent les règles de la raison et de se réfugier dans un monde peuplé de fantômes et de démons. Le roman noir est un genre codé, considéré comme facile et, de ce fait, réputé réservé aux femmes ! Ces récits, qui visent à susciter la peur, recourent aux châteaux moyenâgeux en ruines, souvent hantés, où s'accumulent des cadavres sanglants, ainsi qu'aux apparitions surnaturelles ou démoniaques. D'horribles bruits et autres grincements viennent amplifier la terreur du lecteur... Forme littéraire répétitive et « limitée », le roman noir lasse le public et décline à partir des années 1820¹.

Le fantastique, une définition problématique

Au roman gothique succède le récit fantastique, dont l'émergence coïncide avec le développement des recherches sur les maladies mentales et l'intérêt croissant pour la biologie. Les avancées scientifiques et médicales, comme celles du professeur Charcot sur l'hystérie ou l'hypnose, conduisent certains auteurs à s'interroger sur l'homme (l'individu est un être complexe) et sur la représentation du monde (est-il purement matériel ? par quoi ou par qui est-il régi ?). La littérature fantastique, qui reflète ces interrogations, prospère entre 1884 et 1898. Protéiforme, elle échappe à la définition.

Les auteurs de récits fantastiques du XIX^e siècle ont peu théorisé le genre, et par conséquent n'en ont pas donné de définition rigoureuse. Les théoriciens contemporains, quant à eux, ne s'entendent pas sur une définition commune. P.-G. Castex parle d'une « intrusion brutale du mystère dans la vie réelle² ».

1. Les auteurs britanniques de romans gothiques les plus célèbres sont Ann Radcliffe, qui compose *Les Mystères d'Udolphe* en 1794, M.G. Lewis, qui publie *Le Moine* en 1796, et Charles Robert Maturin, qui fait paraître *Melmoth* en 1820.

2. P.-G. Castex, *Le Conte fantastique en France, de Nodier à Maupassant*, José Corti, 1987.

R. Caillois insiste sur l'effet produit par le texte et indique que l'« intervention du surnaturel doit obligatoirement aboutir à un effet de terreur¹ ». T. Todorov, dans sa célèbre *Introduction à la littérature fantastique*², fonde le fantastique sur une hésitation entre une explication rationnelle et une explication irrationnelle des événements étranges : « Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel [...]. Un phénomène inexplicable a lieu : pour obéir à son esprit déterministe, le lecteur se voit obligé de choisir entre deux solutions : ou bien ramener ce phénomène à des causes connues, à l'ordre naturel, en qualifiant d'imaginaires les faits insolites ; ou bien admettre l'existence du surnaturel et donc apporter une modification à l'ensemble des représentations qui forment son image du monde. Le fantastique dure le temps de cette incertitude ; dès que le lecteur opte pour l'une ou l'autre solution, il glisse dans l'étrange ou dans le merveilleux. » Dans une analyse plus récente, J. Malrieu place au cœur du fantastique « la confrontation d'un personnage isolé et d'un phénomène, extérieur à lui ou non, surnaturel ou non, mais dont la présence ou l'intervention représente une contradiction profonde avec les cadres de pensée et de vie du personnage, au point de les bouleverser complètement et durablement³ ».

Toutes ces définitions ne se contredisent pas mais se complètent. Le roman de Bram Stoker s'y conforme : un élément perturbateur (le vampire Dracula) vient bouleverser la vie quotidienne des personnages (les Harker, Van Helsing, Seward, Lucy, Arthur et Quincey) et leur impose une révision de leurs « cadres de pensée ». Après avoir douté de la nature vampirique de Dracula, les

1. R. Caillois, *Anthologie du fantastique*, Gallimard, 1985.

2. T. Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, 1970.

3. J. Malrieu, *Le Fantastique*, Hachette, 1992.

protagonistes sont contraints d'accepter cette réalité surnaturelle et se constituent en coalition pour anéantir le monstre.

Les personnages contre le phénomène

Le récit de *Dracula* donne à voir la lutte des personnages contre un phénomène étrange : le vampire. Ces deux entités sont radicalement antithétiques.

D'un côté se trouvent les forces du Bien, qui doivent anéantir le vampire. Ce groupe est hétérogène : il est composé d'une femme (Mina Harker), de son mari (Jonathan Harker), des jeunes soupirants de Lucy (Arthur Holmwood, Quincey Morris et John Seward) et de scientifiques (outre le docteur John Seward, le professeur Van Helsing). Le récit ne donne pas la même importance à tous ces personnages ligüés contre Dracula. Arthur et Quincey ne sont que des personnages secondaires dans la mesure où leur point de vue n'est jamais présenté au lecteur : ils ne tiennent pas de journal et écrivent peu. Mina, seule femme du groupe, est vampirisée par le comte Dracula et correspond en cela à la représentation archétypale de la femme dans le récit fantastique – souvent transparente, elle est apte à se transformer en phénomène. Cependant, avant de devenir spectatrice des événements (« En ce qui vous concerne, Mrs. Mina, à partir de ce soir, vous ne vous occuperez plus de rien jusqu'à ce que tout soit rentré dans l'ordre », p. 162), Mina agit en prenant l'initiative de montrer le journal de Jonathan à Van Helsing. Enfin, Jonathan, John et Van Helsing sont les personnages les plus actifs. Au début, ce sont des individus assez communs. Jonathan est un modeste *solicitor* et Seward un docteur en mal de reconnaissance : leur banalité facilite le processus d'identification du lecteur. Van Helsing, lui, est plus marginal : sans attache affective ou sociale, c'est un homme au savoir supérieur (« C'est un

philosophe, métaphysicien, un des hommes de science les plus avancés de cette époque, un de ces rares hommes qui, en dépit de son monstrueux savoir, aient gardé un esprit ouvert », p. 76). Isolé intellectuellement, il peine à faire partager son savoir (« Voulez-vous me faire avaler que Lucy aurait été mordue par une de ces chauves-souris, et ce en plein Londres, en plein milieu du dix-neuvième siècle? », p. 132). Ces trois personnages vont être ébranlés par leur confrontation avec le vampire : Jonathan manque de devenir fou, Seward est contraint de renoncer à son rationalisme rigoureux (« Vous ne permettez pas à vos yeux de voir ni à vos oreilles d'entendre et vous ne vous encombrez pas de tout ce qui transcende votre vie quotidienne », p. 131). Ils doivent accueillir et accepter le surnaturel, pour mieux l'anéantir. Marqués à jamais par leur expérience, les héros l'emportent finalement. Le monstre meurt et l'homme triomphe. Les héros sortent ainsi grandis de leur lutte contre le vampire. Cette expérience les a révélés à eux-mêmes : « Il [le fils de Mina et Jonathan] comprendra que plusieurs hommes l'ont aimée [Mina] au point d'oser, pour son salut, ce qu'ils n'auraient jamais osé autrement » (p. 204). Le vampire permet donc à l'homme de repousser ses limites et de se dépasser ; ce n'est pas Dieu qu'il découvre mais lui-même.

Face à ces héros se trouve l'autre entité, l'incarnation du Mal, Dracula. Celui-ci est un être supérieur (par sa force et ses dons surnaturels), maléfique et presque indestructible. Il engendre la haine chez ceux qui le combattent : puisque Dracula rejette la religion, le travail et la structure sociale, il est un sujet déviant, qui menace l'ordre établi. Par conséquent, il ne saurait être toléré. Le roman de Bram Stoker conforte une vision manichéenne du monde. Il promeut les valeurs conservatrices et sclérosées de la société victorienne : la bourgeoisie (les Harker) doit triompher d'une noblesse féodale décadente (le comte Dracula) grâce à son labeur et à sa bonne conduite.

Dracula, entre tradition et modernité

On fait souvent du roman de Bram Stoker l'origine d'un mythe. *Dracula* s'inscrit pourtant dans une longue tradition de vampires...

***Dracula*, dans la tradition des vampires**

■ Les vampires dans l'Histoire

L'histoire du vampirisme est longue, puisqu'il puise ses racines dans l'Antiquité (la mythologie grecque présente de nombreuses créatures buveuses de sang, parmi lesquelles des striges) et dans la tradition judéo-chrétienne (Lilith, première femme d'Adam répudiée, suce le sang des nourrissons et dépouille les jeunes hommes de leur virilité la nuit). Au cours du Moyen Âge, on observe les premières manifestations de pratiques vampiriques et, en 1484, Innocent VIII reconnaît officiellement l'existence de morts vivants. Au XVII^e siècle, la foi portée aux histoires de vampires se développe particulièrement en Europe de l'Est, où l'analphabétisme est plus propice à la diffusion de superstitions qu'à celle des grandes découvertes de la Renaissance. Au XVIII^e siècle, les rumeurs au sujet des loups-garous et des morts vivants se multiplient dans toute l'Europe. On étudie très sérieusement des cas de vampirisme et, en 1732, apparaît pour la première fois en français le mot « vampyre ». Cette effervescence du phénomène peut s'expliquer par les nombreuses épidémies qui dévastent des régions entières et sèment la panique, par la fin de la chasse aux sorcières (pour exorciser leurs terreurs, les populations ont besoin de trouver des responsables), mais aussi, paradoxalement, par la diffusion du rationalisme, qui fait reculer

la religion et remet en cause les conceptions de la vie et de la mort. Les documents de l'époque s'accordent pour attribuer aux vampires trois caractéristiques : ils ont un corps (Dracula est « grand, mince, tout habillé de noir », p. 180) ; ils sortent de leurs tombes pour boire le sang de mortels afin de prolonger leur existence posthume (c'est ce que découvre Jonathan, p. 54) ; leurs victimes deviennent vampires à leur tour (Lucy apparaît ainsi « les lèvres [...] cramoisies de sang frais », p. 147).

Parmi ces vampires historiques, deux personnages ont particulièrement marqué les esprits. Vlad IV (1431-1476), aussi nommé « Tepes » (l'Empaleur) ou Dracula (nom forgé sur le roumain *dracul*, « diable », « dragon »), fait figure à la fois de héros national roumain (il est celui qui a libéré son pays des envahisseurs ottomans) et de tyran sanguinaire (il a fait empaler des milliers de personnes pour son seul plaisir). L'autre vampire historique célèbre est une femme. Il s'agit de la comtesse hongroise E. Báthory, qui fut jugée et condamnée en 1611 : elle avait fait assassiner des jeunes filles et avait bu leur sang pour préserver sa jeunesse et sa beauté.

■ L'entrée du vampire en littérature

Paradoxalement, c'est au XIX^e siècle que le vampire apparaît en littérature, alors qu'on ne croit plus au vampirisme remisé parmi les vieilles légendes et les superstitions. Pourtant, le succès des romans fantastiques, et plus précisément des histoires de vampires, peut largement s'expliquer par le contexte socioculturel de l'époque. Le XIX^e siècle européen est avant tout celui de la révolution industrielle. Avec elle émerge une ère nouvelle : la société est dominée par la grande bourgeoisie, qui défend le travail et la rentabilité ; la religion joue un rôle d'armature sociale ; la science progresse. Cette société hiérarchisée et austère, qui laisse peu de place à la fantaisie, s'incarne dans le personnage de la reine Victoria qui occupe le trône de Grande-Bretagne et d'Irlande

de 1837 à 1901. Or c'est précisément l'Angleterre victorienne qui est le berceau du genre fantastique. Les auteurs multiplient les innovations destinées à rendre le personnage du vampire toujours plus mystérieux, plus étrange : Le Fanu le dote de canines proéminentes, Stoker le rend sensible à l'odeur de l'ail, etc. En outre, les histoires les plus horribles et les plus subversives peuvent être racontées sous le couvert du surnaturel, pourvu que la morale établie triomphe dans le dénouement ! « Le Vampire » (1819) de Polidori, et *Carmilla* (1871) de Le Fanu, les deux grands précurseurs de *Dracula*, présentent ainsi des personnages pervers et destructeurs, mais séduisants. De même, *Dracula* exprime les fantasmes réprimés de toute une société dans la scène de séduction des trois femmes-vampires (p. 46-47) et à travers la fascination qu'exerce le comte. Mais la mort du vampire à la fin du roman marque le retour rassurant à l'ordre établi.

■ Le vampire au cinéma

Le vampire connaît une seconde vie au cinéma, à partir de 1931, année de la première adaptation du roman de Bram Stoker, par Tod Browning, avec Bela Lugosi dans le rôle-titre. Le succès est très important dans une Amérique gravement touchée par la crise économique et qui trouve dans ce film un moyen de s'évader d'un quotidien difficile et de se libérer de ses angoisses. Ensuite, d'autres films exploiteront le mythe de *Dracula*, parmi lesquels celui de Fisher, en 1958, *Le Cauchemar de Dracula*, et celui de Coppola, en 1992, *Dracula*¹.

1. Voir dossier, p. 215.

La modernité du *Dracula* de Bram Stoker

Il serait faux de penser que Bram Stoker se contente dans son roman de compiler les croyances et superstitions sur les vampires qui se sont accumulées au cours des siècles. S'il dote son personnage des caractéristiques traditionnelles du vampire, il s'applique par ailleurs à expliquer scientifiquement le phénomène du vampirisme et le donne à voir à travers un récit polyphonique.

■ La théorisation scientifique du vampirisme

Loin d'être seulement un ramassis de superstitions et de croyances populaires irrationnelles, le vampirisme est l'objet d'un discours médical et clinique dans le roman. Ainsi, dans le chapitre XIV, Van Helsing expose sa conception de la science au docteur Seward, encore incrédule. Pour le savant hollandais, il faut extraire de son esprit les « préjugés » qui l'encombrent, accepter d'avoir foi en l'« incroyable » afin d'être réceptif « aux choses étranges » (p. 134). L'exemple de Charcot (p. 131), scientifique de renommée européenne, lui sert d'argument d'autorité : tout comme ce médecin a remporté l'adhésion d'une communauté scientifique sceptique au sujet de l'hypnotisme, Van Helsing veut faire admettre l'existence des vampires (p. 130-134). Pour lui, la qualité première du scientifique est la manifestation d'un esprit ouvert : tout ce qui n'est pas rationnel ne doit pas nécessairement être considéré comme impossible. Si le vampirisme ne peut être expliqué, on doit néanmoins reconnaître son caractère réel. À plusieurs reprises, Van Helsing dit ainsi avoir des « preuve[s] » de l'existence des « *nosferatu* ». Au chapitre XVIII, le professeur est amené à développer sa théorie scientifique sur les vampires. Son exposé est rigoureusement construit : il commence par définir le « *nosferatu* » avant d'énumérer ses pouvoirs et ses faiblesses (p. 154 et suivantes). Jamais il n'omet de citer ses sources, c'est-à-dire les « traditions et les superstitions », qui, selon lui, « sont des

sources dignes de foi » (p. 157). Plus qu'un exposé, son discours est une démonstration. En faisant de Van Helsing un scientifique de renom, en contact avec les plus grands savants européens, Bram Stoker donne donc au discours sur les vampires une caution scientifique. En plein siècle rationaliste et positiviste, il rédige un éloge des savoirs parallèles et occultes !

■ La polyphonie, un choix narratif original

Une autre originalité dans le traitement du sujet fantastique réside dans le choix narratif. *Dracula* est un récit à la première personne, mais c'est un récit polyphonique¹. L'écriture à la première personne est l'une des caractéristiques fondamentales du récit fantastique. Elle permet une meilleure identification du lecteur au narrateur-personnage et dramatise le récit. L'intérêt de ce roman est qu'il exacerbe ce dispositif, en présentant une situation d'énonciation très mobile, car cette première personne n'est jamais la même. Dans *Dracula*, les personnages principaux tiennent un journal (Jonathan, Mina, Seward...) ou écrivent des lettres (Lucy à Mina, Van Helsing à Mina...) : il n'y a donc pas de conscience ou d'instance narrative supérieure, de même qu'il n'y a pas de regard rétrospectif. Le lecteur est ainsi invité à partager « en temps réel » les doutes, les frayeurs et les inquiétudes de chacun des personnages.

De plus, l'écriture à la première personne souligne l'importance du personnage dans le fantastique. Ce qui compte, ce sont moins les événements eux-mêmes que la façon dont les protagonistes les perçoivent. Les journaux et lettres reflètent ainsi la conscience des personnages face aux événements étranges qui les ébranlent. Ce que nous savons du comte correspond ainsi à ce qu'en ont vu les personnages. Le jugement sur le vampire demeure l'élément principal du récit.

1. *Polyphonique* : à plusieurs voix.

Vampires

- Vampires dans l'Histoire
- Vampires et monstres dans la fiction

Vampires et monstres dans la fiction

- 1764 H. Walpole, *Le Château d'Otrante* (roman gothique).
- 1794 A. Radcliffe, *Les Mystères d'Udolphé* (roman gothique).
- 1796 M.G. Lewis, *Le Moine* (roman gothique).
- 1797 W. Goethe, *La Fiancée de Corinthe*.
- 1818 M. Shelley, *Frankenstein*.
- 1819 J.W. Polidori, « Le Vampire » (premier récit en prose mettant en scène un vampire).
- 1836 T. Gautier, « La Morte amoureuse ».
- 1871 S. Le Fanu, *Carmilla*.
- 1886 R.L. Stevenson, *Le Cas étrange du docteur Jekyll et de Mr. Hyde*.
- 1897 B. Stoker, *Dracula*.
- 1914 B. Stoker, « L'Invité de Dracula » (publication posthume par la sœur de l'auteur : il s'agit du premier chapitre de *Dracula* supprimé par B. Stoker).
- 1922 Murnau, *Nosferatu le vampire* (première adaptation fidèle du roman de B. Stoker).
- 1928 H.P. Lovecraft, « La Maison maudite ».
- 1931 T. Browning, *Dracula* (adaptation fidèle du roman de B. Stoker, avec Bela Lugosi dans le rôle-titre).
- 1958 T. Fisher, *Le Cauchemar de Dracula* (avec C. Lee).
- 1966 T. Fisher, *Dracula, prince des ténèbres* (avec C. Lee).
- 1967 R. Polanski, *Le Bal des vampires* (version parodique).
- 1976 A. Rice, *Entretien avec un vampire* (roman).
- 1979 W. Herzog, *Nosferatu, fantôme de la nuit* (hommage au film de Murnau).
- 1992 F.F. Coppola, *Dracula*.
- 2002 G. Maddin, *Dracula, pages tirées du journal d'une vierge* (adaptation filmique).



■ Bram Stoker (1847-1912).

Dracula

Note de l'éditeur : le présent volume de *Dracula* est une édition par extraits. La numérotation des chapitres du texte intégral a été conservée. Les passages supprimés sont signalés et les résumés sont présentés dans un caractère différent. Dans le sommaire, les titres des chapitres résumés sont placés entre crochets.

Chapitre I

*Journal de Jonathan Harker (sténographié)*¹

[Jonathan Harker, un *solicitor*² anglais, fait le voyage jusqu'en Transylvanie pour rencontrer le comte Dracula et lui présenter l'achat d'une propriété dans la banlieue de Londres. Le 3 mai, arrivé à Bistritz³ et suivant les conseils du comte, il descend à l'auberge de la Couronne d'Or pour y passer la nuit. Le lendemain, lorsqu'il demande au propriétaire des lieux s'il connaît le comte Dracula, l'homme fait un signe de croix, de même que sa femme. Puis celle-ci, alors que Jonathan s'apprête à les quitter, le supplie de ne pas partir, lui expliquant qu'ils sont la veille de la Saint-Georges et que, lorsque la cloche sonnera minuit, « tout le mal du monde sera maître sur la terre ». Mais Jonathan ne tient pas compte de ces mises en garde et décide de poursuivre son chemin. La femme lui remet alors un crucifix. La nuit tombée, la diligence dans laquelle voyage

1. *Sténographié* : rédigé dans une écriture abrégée et codée, qui permet de noter la parole à la vitesse de prononciation normale.

2. *Solicitor* : notaire.

3. *Bistritz* : ville de Transylvanie, région historique de la Roumanie centrale.

Jonathan est rejointe par une calèche, conduite par un étrange chauffeur, chargé de le mener chez le comte. Bientôt, Jonathan consulte sa montre : il est quelques minutes avant minuit.]

5 *mai – le château*¹. [...] Un chien commença à hurler, quelque part devant une ferme, au bas de la route, un long hurlement sonore qu'on aurait dit provoqué par la peur. Un autre chien le reprit, puis un autre, puis un autre encore jusqu'à
10 ce que, porté sur le vent qui sifflait dans le col comme s'il gémissait, naquit un immense hurlement qui, dans l'obscurité trompeuse, paraissait venir de la campagne entière. Au premier cri, les chevaux se cabrèrent et tremblèrent mais quelques paroles du cocher suffirent à les apaiser. Ils se calmèrent mais tremblaient
15 et transpiraient toujours, comme s'ils avaient longtemps galopé pour échapper à quelque terrible danger. À ce moment, dans le lointain, des sommets des montagnes qui nous entouraient, monta un hurlement plus sonore et plus aigu. C'étaient des loups, dont les cris effrayèrent les chevaux autant que moi-même. J'eus une seconde l'idée folle de sauter de la voiture, alors
20 que l'attelage se cabrait et hennissait à nouveau, à tel point que le chauffeur devait user de sa force phénoménale pour les empêcher de s'emballer. En quelques moments, cependant, mes oreilles s'étaient habituées aux hurlements, et les chevaux si bien calmés
25 que le cocher put descendre à leurs côtés. Il les flatta, les caressa, leur murmura des paroles apaisantes dans l'oreille, comme le font tous ceux qui comprennent les chevaux et savent se faire obéir d'eux. L'effet fut extraordinaire. Sous ses caresses et ses flatteries, ils s'apaisèrent, encore qu'ils continuassent à trembler.
Le conducteur regagna son siège et, reprenant les rênes, repartit à toute allure. Cette fois, après avoir franchi le col, il prit soudain à droite, dans un chemin étroit.

1. Jonathan écrit du château du comte Dracula.

Bientôt, des arbres nous entourèrent, qui, par endroits, formaient une véritable arche au point de me donner l'impression
30 de galoper dans un tunnel. Et, à nouveau, d'énormes blocs de rochers déchiquetés nous surveillaient, de part et d'autre de la route, menaçants. Bien que protégés par ces masses de pierre, nous pouvions entendre le vent qui sifflait et gémissait, entrechoquant les branches des arbres au-dessus de nos têtes. Le froid
35 devenait toujours plus aigu. De la neige poudreuse commença à tomber et, bientôt, la calèche et tout le paysage furent recouverts d'un blanc manteau. Le vent portait toujours les hurlements des chiens qui s'affaiblissaient, pourtant, à chaque instant. Par contre, ceux des loups se rapprochaient comme s'ils cherchaient à nous
40 encercler. Mon épouvante s'en accrut, et celle des chevaux. Par contre, le conducteur demeurait parfaitement calme, regardant à gauche, puis à droite, puis encore à gauche. Je tentai de regarder, moi aussi, sans pouvoir percer l'obscurité.

Soudain, loin sur notre gauche, je remarquai une petite
45 flamme bleue qui tremblotait. Le conducteur la vit en même temps que moi. Il arrêta tout de suite les chevaux et, sautant sur le sol, disparut dans la nuit. Je ne savais que faire, d'autant plus que les hurlements des loups s'approchaient encore. Je m'interrogeais toujours lorsque le cocher réapparut soudain, reprit son
50 siège, sans un mot, et nous repartîmes de plus belle. Je crois que je devais m'être endormi et avoir rêvé l'incident car il sembla se répéter, sans fin, comme, justement, dans les plus terribles cauchemars. Une fois même, la lueur brilla si près du chemin qu'en dépit de l'obscurité épaisse je pus suivre les gestes du cocher. Il se
55 précipita vers l'endroit où naissait la flamme (très faible, car elle n'éclairait guère ce qui l'entourait), rassembla quelques pierres et les disposa en une forme étrange. Un peu plus tard, je subis un étrange effet d'optique : alors que le cocher s'interposait entre la flamme et moi, je continuai à la voir trembler dans le vent,
60 comme si l'homme n'existait pas. Voilà qui me stupéfia, mais l'illusion ne dura que quelques secondes. Je conclus que mes

yeux, à force de vouloir percer l'obscurité, avaient fini par me jouer un tour. Puis, pendant assez longtemps, je ne vis plus de flamme et nous continuâmes à vive allure ; les loups, hurlant de plus belle, paraissaient former, autour de nous, un cercle de plus en plus rapproché.

Et puis, le cocher redescendit et s'éloigna plus qu'il ne l'avait jamais fait. Pendant son absence, les chevaux tremblèrent jusqu'à hennir de peur. À cette peur, je ne voyais nulle cause, car les hurlements des loups avaient soudain cessé. En une seconde, alors, la lune apparut d'entre les nuages de suie, au-dessus de la crête déchiquetée d'un rocher hérissé de pins. À la faveur de la lumière, je distinguai, autour de nous, un cercle de loups – dents éclatantes, langues rouges, longs poils hérissés sur des membres musclés. Ils me parurent cent fois plus terribles, dans ce silence, que lorsqu'ils hurlaient. La peur me paralysa. Seule la vision même de pareilles horreurs permet à l'homme de mesurer toute leur puissance.

Soudain et tous ensemble, les loups reprirent leurs hurlements, comme si la lueur de la lune exerçait sur eux un effet particulier. Les chevaux se cabraient, hennissaient, jetaient autour d'eux des regards désespérés, pénibles à voir, mais le cercle épouvantable ne se brisait pas pour autant. Nous restions prisonniers. Je hurlai au cocher de revenir. Ma dernière chance, me disais-je, consistait à briser le cercle des loups afin d'aider notre homme à revenir. Je hurlai et frappai sur les parois de la calèche, espérant effrayer les loups les plus proches et permettre au cocher de passer en toute sécurité.

Comment il fut soudain près de moi, je ne sais, mais j'entendis sa voix s'élever, prendre le ton d'autorité irrésistible. Je le vis alors, au milieu de la route. Il tendait ses longs bras, comme pour repousser un mur invisible. Les loups reculèrent, peu à peu, à nouveau silencieux. À ce moment précis, un lourd nuage masqua la lune et l'obscurité nous enveloppa une fois de plus.

95 Lorsque je pus encore distinguer quelque chose, le conduc-
teur grimpa sur la calèche. Les loups avaient disparu. Tout était
si étrange, si effrayant qu'une terreur s'empara de moi au point
de m'interdire la moindre parole, le moindre mouvement. Nous
avons repris notre route, dans une obscurité opaque – les nuages
100 qui roulaient dans le ciel avaient complètement étouffé la lune.
Le voyage me paraissait à présent ne jamais devoir se terminer.
Nous montions et descendions, mais, à l'allure générale, je pou-
vais conclure qu'en fin de compte nous gagnions de l'altitude.
Enfin, le cocher fit entrer l'attelage dans la cour intérieure d'un
105 vaste château en ruine. Aucun rayon de lumière ne tombait des
fenêtres ; les créneaux endommagés se profilaient, comme des
dents, dans le ciel où brillait à nouveau la lune.

Chapitre II

Journal de Jonathan Harker (suite)

[Le cocher a déposé Jonathan avec ses bagages. Ce dernier observe l'énorme porte du château.]

5 *5 mai.* [...] Dans quel endroit venais-je d'échouer, et chez
quelles gens ? En quelle sinistre aventure me trouvais-je
embarqué ? N'était-ce qu'un banal incident inhérent à la vie d'un
solicitor – expliquer à un étranger et dans son pays l'achat d'une
propriété dans la banlieue de Londres ? Clerc de *solicitor*¹ ! Mina²

1. *Clerc de solicitor* : stagiaire se préparant à la fonction de notaire.

2. Mina est la fiancée de Jonathan Harker.

n'aimerait pas cette expression. *Solicitor*, oui, puisque avant mon départ de Londres je venais d'apprendre que j'avais réussi mon examen. Je suis donc à présent *solicitor* de plein droit. Je me mis à me frotter les yeux et à me pincer pour m'assurer que je ne rêvais pas. Tout me paraissait un horrible cauchemar et j'étais certain que j'allais m'éveiller soudain, me retrouver dans ma chambre familière, alors que l'aube cherchait à s'infiltrer à travers mes volets – impressions matinales parfois ressenties, certains matins, après une journée particulièrement fatigante. Hélas, ma chair réagit au pincement et, de toute évidence, mes yeux ne me trompaient pas. J'étais bel et bien éveillé et au beau milieu des Carpates¹. Il ne me restait qu'à faire montre de patience et à attendre l'arrivée du matin.

J'en étais à peine venu à cette décision que j'entendis un pas sonore, derrière la lourde porte. Par les fentes, je vis s'approcher la lueur d'une lampe. Puis j'entendis qu'on détachait des chaînes et qu'on tirait le verrou de métal. Une clé tourna dans la gâche², avec un grincement qui prouvait son peu d'emploi. Enfin, la porte s'ouvrit.

Devant moi se tenait un grand vieillard, rasé de près, hormis une longue moustache blanche. Il était vêtu de noir, des pieds à la tête, sans que la plus petite couleur tranchât sur ses vêtements. Il portait une très ancienne lampe d'argent dans laquelle la flamme brûlait sans le moindre abri, jetant de longues ombres tremblant à mesure qu'elle se tortillait dans le vent. Le vieillard, de sa main droite, me pria d'entrer et me dit, dans un anglais excellent encore qu'entaché d'un étrange accent :

« Bienvenue chez moi ! Entrez librement et de votre plein gré. »

Il ne faisait pas le moindre mouvement pour s'avancer mais, au contraire, demeurait figé sur place, ainsi qu'une statue au geste d'invite³ éternellement figé dans la pierre. Pourtant, lorsque j'eus

1. *Carpates* : ensemble montagneux de l'Europe centrale.

2. *Gâche* : ici, serrure.

3. *Invite* : invitation.

franchi le seuil, il se jeta littéralement sur moi et s'empara de ma main avec une puissance qui me fit grimacer – impression désagréable encore renforcée par la froideur glacée des chairs : on aurait juré une main de cadavre. Il reprit :

40 « Bienvenue chez moi ! Entrez librement et sans crainte. Et laissez quelque chose de ce bonheur que vous apportez. »

La puissance de cette poigne me rappelait tellement celle que j'avais remarquée chez le cocher, dont je n'avais jamais vu le visage, que je crus un moment parler avec cette même personne.

45 C'est pourquoi je demandai :

« Le comte Dracula ? »

Il s'inclina, courtois, et répondit :

« Je suis Dracula, en effet, et vous souhaite la bienvenue, Mr. Harker. Entrez donc. L'air de la nuit est bien froid et vous
50 avez certainement besoin de vous reposer, de manger quelque chose. »

Tout en parlant, il avait posé la lampe sur une console¹ et était sorti ramasser mes bagages. Avant que je n'eusse pu faire un geste, il les avait rentrés. Comme je protestais, il insista :

55 « Non, monsieur : vous êtes mon hôte. Il est tard et mes domestiques dorment. Laissez-moi veiller à votre confort. »

Il porta donc lui-même mes valises le long du corridor, puis je le suivis dans un grand escalier en colimaçon et à travers un autre couloir, immense, sur les pierres duquel résonnaient nos pas. Au
60 bout de ce corridor, il ouvrit une lourde porte. La vue d'une chambre bien éclairée où la table était dressée pour le repas et où un bon feu flambait dans l'imposante cheminée suscita en moi une joie peu commune.

Le comte s'arrêta, déposa mes bagages, ferma la porte et, tra-
65 versant la pièce, ouvrit une autre porte qui donnait sur une petite chambre octogonale, apparemment sans fenêtre et qu'éclairait une

1. **Console** : petite table à deux pieds appliquée contre un mur.

simple lampe. L'ayant franchie, il ouvrit une autre porte encore et m'invita à entrer. La vue me réconforta tout à fait : je découvris en effet une grande chambre à coucher bien éclairée et que réchauffait
70 un autre feu de bûches rugissant dans la vaste cheminée. Le comte lui-même apporta mes valises près du lit et se retira. Avant de refermer la porte, il me dit encore :

« Après votre long voyage, vous avez sans doute besoin de vous rafraîchir et de changer de vêtements. J'espère que vous trouverez
75 tout ce qu'il vous faut. Lorsque vous serez prêt, passez donc dans la pièce à côté où vous attendra votre souper. »

La lumière, la chaleur, la courtoisie du comte semblaient avoir dissipé mes doutes et mes craintes. Ayant de la sorte retrouvé mon état normal, je découvris que j'étais à moitié mort de faim. Je fis
80 donc une légère toilette et entrai dans l'autre pièce.

Je découvris le repas déjà servi. Mon hôte, debout d'un côté de la grande cheminée, me désigna la table d'un geste aimable et me dit :

« Je vous en prie, asseyez-vous et soupez à votre aise. J'espère
85 que vous m'excuserez si je ne vous tiens pas compagnie : j'ai déjà dîné et n'ai plus faim. »

Je lui tendis alors la lettre scellée que Mr. Hawkins¹ m'avait confiée. Il la lut avec gravité. Puis, avec un charmant sourire, il me la tendit afin que j'en prisse moi-même connaissance. Un passage
90 du texte, en tout cas, m'apporta un plaisir extrême. Il disait :

« Je déplore qu'une attaque de goutte², une de plus, m'interdise tout voyage dans un avenir plus ou moins éloigné. Mais je suis heureux de vous envoyer un remplaçant de valeur qui jouit de toute ma confiance. Il s'agit d'un jeune homme, débordant
95 d'énergie et de talent, à sa manière, et dont les dispositions ne sont plus à prouver. Il est discret, presque taciturne et a, sans

1. Mr. Hawkins est le patron de Jonathan Harker.

2. **Goutte** : affection caractérisée par des poussées inflammatoires douloureuses autour des articulations.

sous lui. Oui, il rampait comme une bête, avec son manteau qui
175 flottait dans le vent, comme deux monstrueuses ailes animales.
D'abord, je ne voulus pas en croire mes yeux. Je me dis que la
clarté de la lune me jouait des tours ou que l'ombre m'empêchait
de distinguer ce qui se passait. Quelques moments d'attention
suffirent pour me prouver que je ne rêvais pas. Je distinguais les
180 doigts et les orteils qui s'agrippaient aux angles des moellons¹
sans mortier et qui se servaient de la moindre aspérité, de la plus
petite saillie pour descendre, à une vitesse étonnante, comme un
lézard le long de sa muraille.

Quel homme était-ce donc – ou plutôt, quelle créature sous une
185 apparence humaine ? Je sentis soudain m'envahir toute la menace
de cet horrible endroit. J'ai peur – une peur atroce, d'autant plus
atroce que je la sais sans issue. Je suis prisonnier de terreurs aux-
quelles je n'ose même pas penser.

15 mai. Une fois encore, j'ai vu le comte sortir de chez lui
190 comme un lézard le long de la paroi. Il descendait légèrement de
biais. Il a parcouru de la sorte quelque trente mètres, vers la
gauche, et a disparu dans un trou ou à travers une fenêtre.
Lorsque je fus certain de ne plus le voir, je me suis davantage
penché, mais sans succès – la fenêtre ou le trou étaient trop
195 éloignés pour me donner un angle de vue correct. J'étais en tout
cas certain qu'il avait quitté le château et décidai d'en profiter
pour visiter les lieux plus que je n'avais encore osé le faire. Je
rentraï dans ma chambre et, m'emparant d'une lampe, tentai
d'ouvrir toutes les portes. Elles étaient fermées, comme je le
200 soupçonnais. Je remarquai que les serrures paraissaient toutes
neuves. Je descendis alors l'escalier de pierre jusqu'au hall
d'entrée. Ce fut sans difficulté que je parvins à glisser les verrous
et à retirer les lourdes chaînes qui protégeaient la porte d'entrée.

1. *Moellons* : pierres de construction.

Malheureusement, celle-ci était encore fermée à clé, et la clé, je ne
205 la découvris nulle part. Sans doute se trouvait-elle dans la
chambre du comte. Il me faudrait donc attendre de trouver
ouverte cette porte-là pour avoir une chance de m'échapper ! Je
continuai à explorer les escaliers, les couloirs du château, cher-
chant à ouvrir toutes les portes que je rencontrais. Non loin du
210 hall, je trouvai quelques chambres ouvertes, mais elles ne conte-
naient rien d'intéressant – vieux meubles bancals, moisis, fau-
teuils rongés aux mites. Pourtant, en haut d'un escalier, une
porte parut céder sous ma poussée. J'insistai et m'aperçus qu'elle
n'était pas fermée : les gonds étaient descendus avec les années,
215 de sorte qu'elle reposait à même le plancher, d'où l'impression
de résistance qu'elle donnait. L'occasion, je ne la retrouverais
peut-être plus les jours à venir, de sorte que je poussai, pour me
livrer un passage suffisant. Je me trouvais à présent dans une aile
du château bien plus à droite que les chambres que je connaissais
220 et un étage plus bas. Des fenêtres, je découvris que la suite de
pièces s'étendait au sud du château, les fenêtres de la dernière
pièce donnant en même temps sur l'ouest et sur le sud. D'un côté
comme de l'autre s'ouvrait un immense précipice. Le château se
dressait vraiment sur un éperon rocheux, de sorte qu'il était inex-
225 pugnable¹ de trois côtés. Les hautes fenêtres s'ouvraient telle-
ment haut que rien ne pouvait les atteindre, ni fronde, ni arc, ni
couleuvrine², et dispensaient une abondance de lumière qu'il eût
été impossible d'obtenir dans une position moins sûre. Vers
l'ouest s'étendait une grande vallée à l'extrémité de laquelle, loin
230 à l'horizon, se dressaient des monts déchiquetés, pic contre pic,
déchirures de roches nues parsemées de frênes et de buissons
épineux qui s'accrochaient dans les crevasses, les lézardes, les
plus minces fentes de la roche.

1. **Inexpugnable** : imprenable (du latin *inexpugnabilis*, formé sur *expugnare*, « prendre d'assaut »).

2. **Couleuvrine** : ancien canon au tube long et effilé.

235 Selon toute vraisemblance, je me trouvais à présent dans la partie du château que les propriétaires occupaient dans les temps anciens, car les meubles semblaient plus confortables qu'ailleurs. Les fenêtres n'avaient plus de rideaux et la lueur de la lune, jaune, se déversait à travers les losanges des vitres, affadissant les couleurs, adoucissant en même temps les poussières qui recouvraient
240 les meubles, voire les ravages du temps et des mites. Ma lampe semblait presque inutile, dans cette brillante illumination, mais l'avoir en main me rassurait : de l'endroit naissait une inquiétante solitude qui me glaçait le cœur et faisait vibrer mes nerfs. Pourtant, n'étais-je pas mieux ici que dans ces pièces rendues à présent
245 odieuses par la présence du comte ? Je tentai de me raisonner et, après quelques moments, une douce quiétude s'empara de moi. Me voici donc, assis à une table de chêne devant laquelle, peut-être, voici des siècles, rougissante, une belle dame écrivit ses lettres d'amour, sans doute maladroitement. [...]

250 *Plus tard – matin du 16 mai.* Dieu protège mon équilibre mental – c'est tout ce que je puis encore souhaiter ! La sécurité, l'assurance d'une sécurité appartiennent désormais au passé. Alors que, par miracle, peut-être, je continue à vivre, je ne puis plus rien espérer, sauf de ne pas verser dans la folie ! À moins
255 que, fou, je ne le sois déjà ! Et si je suis encore sain d'esprit, il est démentiel de penser que, de toutes les horreurs qui se tapissent dans ce château odieux, le comte me semble, à présent, la moins terrible. Lui seul peut m'offrir une sauvegarde, quand bien même, ce faisant, il servirait encore ses intérêts. Grand Dieu !
260 Dieu miséricordieux ! Conservez-moi mon calme, car s'il m'abandonne, c'est la démence ! Certains mystères qui m'ont troublé commencent à perdre de leur ombre. Jusqu'à présent, je n'avais jamais parfaitement compris ce que Shakespeare voulait dire, quand il fait déclarer à Hamlet :

265 *Mes tablettes, vite, mes tablettes !*
C'est ou jamais l'instant d'y écrire...¹.

[...] Quand j'ai eu terminé les dernières lignes de mon journal, et replacé feuillets et plume dans ma poche, j'ai senti que j'avais sommeil. L'avertissement du comte me revint à l'esprit, 270 mais je prenais plaisir à lui désobéir. D'ailleurs, le sommeil s'emparaît de moi avec cette puissance qu'il peut manifester quand on ne le désire pas. La lueur de la lune, si douce, apaisait tous mes sens et le paysage que j'entrevois au-dehors, calme, m'apportait une impression de liberté qui me reconfortait. Je décidai de ne 275 pas regagner, cette nuit, mes chambres si peu rassurantes, mais de dormir ici, où les dames du temps jadis avaient vécu, chanté, joui de douces vies, le cœur triste en pensant aux compagnons qui, au loin, menaient des guerres sans merci. J'approchai une chaise longue de l'angle des deux fenêtres afin de pouvoir admirer, dans mes dernières secondes de conscience, le merveilleux 280 paysage, à l'est et au sud. Sans me soucier de la poussière, que j'avais d'ailleurs oubliée, je m'installai le plus commodément que je le pus, en attendant que le sommeil vînt me prendre.

Je suppose qu'en effet le sommeil me prit. Je l'espère, plutôt, 285 mais je crains que tout ce qui suit n'appartienne à la réalité – tout fut si net, si proche de moi que, même à présent, dans la pleine lumière du jour, je ne parviens pas à croire qu'il s'est agi seulement d'un rêve.

Je n'étais pas seul. La pièce n'avait pas changé depuis que j'y 290 étais entré. Je distinguais même, sur le sol, dans la brillante clarté de la lune, la trace de mes pas, là où j'avais dérangé la poussière accumulée depuis des générations. Dans la lumière de la lune se tenaient trois jeunes femmes, de toute évidence de grandes dames, à en juger par leur parure et leurs manières. Lorsque je les vis pour 295 la première fois, j'étais sûr de rêver car, en dépit de la lueur de la

1. En fait, citation de l'évangile de Marc, 8, 24.

lune, derrière elles, elles ne projetaient pas d'ombre sur le sol. Elles s'approchèrent de moi et m'observèrent quelques instants. Puis elles se parlèrent à voix basse. Les deux premières avaient des cheveux sombres et des nez aquilins, comme celui du comte, de
300 grands yeux étincelants qui, contraste avec la pâle clarté lunaire, paraissaient presque rouges. La troisième était belle, aussi belle qu'on peut le rêver, avec ses lourdes boucles dorées et ses yeux de saphir pâles. Ce visage, je crus le reconnaître pour l'avoir déjà vu dans un de mes rêves, mais je ne pus m'en souvenir davantage.
305 Toutes trois montraient des dents extrêmement blanches qui brillaient comme des perles sur le rubis de leurs lèvres voluptueuses. Pourtant, quelque chose, en elles, me mettait mal à l'aise – je les admirais et, en même temps, elles m'épouvantaient. Au fond de moi-même, brûlait le désir qu'elles m'embrassent, de ces lèvres si
310 rouges. Peut-être ne devrais-je pas noter ce type d'impression – un jour, ces pages pourraient tomber sous les yeux de Mina qui en ressentirait sans doute de la peine. Pourtant, telle était la vérité. Elles continuèrent leurs chuchotements pendant quelques instants, puis se mirent à rire – un rire argentin¹, musical mais, en
315 même temps, un peu dur, un rire qui n'aurait jamais dû franchir des lèvres humaines, surtout des lèvres si tentatrices. On aurait dit le tintement, à la fois adorable et intolérable, de verres maniés par des mains adroites. La plus belle des trois hocha la tête, non sans coquetterie, tandis que les deux autres la pressaient d'avancer. La
320 première dit alors :

« Vas-y ! Tu seras la première ; nous te suivrons, mais tu as le droit de commencer. »

La deuxième ajouta :

« Il est jeune et fort. Il y aura des baisers pour toutes les trois ! »

325 Je restais immobile, sans rien perdre de dessous mes cils, presque tremblant d'une voluptueuse impatience. La jolie femme

1. *Argentin* : très clair, cristallin.

s'avança et se pencha sur moi, au point que je pus sentir son haleine m'envelopper. Le moment était doux, en un sens, une douceur de miel, et pourtant, j'en subissais une impression semblable à celle que j'avais subie en l'entendant rire – une harmonie
330 tendre mais en même temps amère, insultante pour les sens, un peu comme si du sang s'était mêlé au miel.

J'avais peur d'ouvrir les yeux et continuais à l'observer à travers mes cils. Elle se mit à genoux et se pencha sur moi, m'entoura d'un regard d'envie. De tout son corps émanait une volupté
335 qui me semblait en même temps excitante et répugnante. Quand elle se pencha davantage, je pus voir qu'elle se léchait les lèvres, comme un animal, à tel point qu'à la lueur de la lune je discernai nettement la salive qui lui brillait sur les lèvres et les dents. Lente,
340 elle pencha davantage la tête, ses lèvres effleurèrent les miennes puis glissèrent le long de mon menton et parurent se diriger vers ma gorge. Elle observa un temps d'arrêt, et j'entendis l'horrible son de sa langue qui se léchait dents et lèvres. Son haleine me brûlait la gorge dont la peau commença à frémir comme quand
345 on voit s'approcher une main caressante. Je sentis le doux contact de ses lèvres sur ma peau et le contact de deux dents aiguës qui semblaient attendre encore une seconde avant de mordre doucement. Je fermai les yeux, pris par un sentiment d'extase, et attendis, attendis, le cœur battant.

Mais à cette seconde, une autre sensation, rapide comme l'éclair, s'empara de moi. Je pris conscience de la présence du comte, comme s'il était jailli d'un ouragan en fureur. Mes yeux s'ouvrirent, involontairement, et je vis sa main puissante agripper le cou délicat de la jolie femme. Avec une force de géant, il l'arracha de moi. Quelle métamorphose ! Les yeux de saphir brillaient
355 de fureur, les dents s'entrechoquaient, les joues s'empourpraient de rage et de fureur. Mais le comte ! Jamais je n'aurais osé imaginer pareille fureur, pareille rage, même chez les démons de l'enfer. Ses yeux lançaient des flammes et la couleur rouge que j'avais
360 déjà remarquée en eux brillait avec un éclat insoutenable, comme

220 « Vous devez lui dire tout ce que vous croyez devoir lui dire. Vous devez lui dire aussi ce que je pense – pour autant que vous puissiez le deviner. Non, je ne plaisante pas. Il s’agit de vie, de mort, peut-être même plus. »

Je lui demandai ce qu’il voulait dire au juste, car il paraissait fort
225 sérieux. Cela se passait quand nous étions revenus en ville et que nous prenions une tasse de thé avant son départ pour Amsterdam. Il ne voulut pas me donner de détails supplémentaires. [...] De toute façon, je recevrai une lettre.

Notre visite, à présent. Lucy était plus joyeuse encore que le
230 premier jour et, de toute évidence, elle allait mieux. Elle avait perdu quelque chose de ce regard effrayant qui vous inquiétait tant et sa respiration était tout à fait normale. Elle se montra très agréable vis-à-vis du professeur (comme elle l’est toujours) et fit l’impossible pour qu’il se sentît à l’aise. J’ai pourtant compris
235 dans l’instant que la pauvre fille devait lutter pour arriver à tant d’amabilité ! Je crois que Van Helsing s’en est aperçu, lui aussi, car, de sous ses sourcils broussailleux, je surpris un regard que je connaissais bien. Il commença à papoter de toutes sortes de choses, sauf de nous et des maladies, avec un tel génie et une telle
240 spontanéité que bientôt la feinte gaieté de Lucy céda la place à une joie véritable. Puis, sans paraître changer de conversation, il passa à l’objet de sa visite et, de sa voix la plus douce, dit :

« Ma très chère demoiselle, je ressens un intense plaisir de vous savoir tant aimée. D’autant plus que la joie de vous connaître est
245 liée à cet amour qui vous entoure. Et c’est beaucoup, mon enfant – même si je ne vois pas tout. On m’a raconté que vous n’étiez guère en forme, voire d’une pâleur spectrale¹. À ces mauvaises langues, je réponds : “Pfffft !”

[...] Aussi, ma chère, allons-nous renvoyer ce jeune élément
250 fumer une cigarette dans le jardin, pendant que vous et moi

1. *Spectrale* : fantomatique.

parlerons un peu de ce qui nous intéresse. »

Force me fut de m'exécuter et j'allai me promener – peu de temps car le professeur apparut bien vite à la fenêtre pour me rappeler. Il paraissait grave, mais me dit :

255 « Je me suis livré à un examen approfondi. Il n'y a pas de cause fonctionnelle. Je suis également d'accord avec vous : elle a perdu beaucoup de sang – j'ai bien dit : a perdu, non perd. Par contre, elle ne présente pas le moindre symptôme d'anémie. Je lui ai demandé de faire venir sa femme de chambre à qui j'aimerais poser quelques questions – je ne veux rien laisser au hasard. Je sais déjà ce qu'elle va dire. Il y a pourtant une cause – tout a une cause. Je dois rentrer chez moi et réfléchir. Envoyez-moi un télégramme chaque jour et, s'il le faut, je reviendrai. La maladie (ne pas être en forme parfaite est une maladie) m'intéresse. Et 260 puis, la pauvre chère demoiselle, elle m'intéresse aussi. Elle m'a charmé. Et je reviendrai pour elle, si pas pour vous ni pour la maladie. »

Comme je vous l'ai déjà écrit, il n'a pas voulu ajouter un mot, même quand nous nous sommes retrouvés seuls. Et maintenant, 270 Art, vous savez ce que je sais. Je monterai une garde vigilante. J'espère que votre pauvre père va mieux. Quel terrible dilemme pour vous, mon vieil ami, d'être ainsi tiraillé entre deux personnes aussi chères à votre cœur ! Je connais vos idées concernant les devoirs d'un enfant vis-à-vis de son père et vous avez raison de 275 vous y attacher. Pourtant, si nécessaire, je vous enverrai un mot pour que vous rejoigniez Lucy. Ne vous faites donc pas trop de tracas, sauf si vous recevez, de moi, une lettre urgente. [...]

Chapitre X

[L'état de Lucy s'aggrave.]

*Journal du docteur Seward*¹

7 septembre. La première question que me posa Van Helsing en me rencontrant à Liverpool Street fut :

« Avez-vous dit quelque chose à notre jeune ami, l'amoureux de mademoiselle ?

5 – Non ! J'attendais de vous avoir vu, comme je vous l'ai écrit dans mon télégramme. Je l'ai simplement prévenu de votre arrivée parce que Miss Westenra était retombée malade et que je lui donnerais des précisions s'il le fallait.

– Fort bien, mon ami. Fort bien ! Il vaut mieux qu'il ne sache
10 rien pour le moment. » [...]

À notre arrivée, Mrs. Westenra nous accueillit, alarmée, certes, mais moins que je ne l'avais redouté. La nature, parfois si bienveillante, a voulu que même la mort présentât un antidote aux terreurs qu'elle suscite. Ici, une femme à qui la moindre émotion
15 pourrait être fatale en vient à se désintéresser presque entièrement de tout ce qui l'entoure – y compris de l'effroyable changement qui affecte une fille pourtant tendrement aimée. [...]

Mes connaissances de ce stade pathologique² m'imposèrent une règle bien stricte : elle ne serait pas près de Lucy plus que

1. Ce journal n'est pas sténographié comme celui de Mina mais enregistré sur des cylindres de cire grâce à un phonographe (voir note 1, p. 100).

2. *Pathologique* : en rapport avec la maladie.

20 nécessaire et ne se préoccuperait pas du tout de la maladie de sa
fille, sauf nécessité absolue. Mrs. Westenra s'inclina devant ma
décision avec une aisance telle que je dus, une fois encore, y
découvrir une intervention de la nature. Van Helsing et moi
montâmes jusqu'à la chambre de Lucy. Si j'avais été choqué en
25 la voyant la veille, je me sentis épouvanté à la voir aujourd'hui.
Elle était pâle, pâle comme un cadavre ; toute rougeur semblait
s'être retirée de ses lèvres et de ses joues ; les os de son visage
saillaient jusqu'à paraître proéminents ; sa respiration faisait mal
– à voir et à entendre. Le visage de Van Helsing parut de marbre,
30 soudain. Ses sourcils semblèrent presque se rejoindre au sommet
de son nez. Lucy gisait, immobile, sans même sembler avoir la
force de parler. Pendant tout un temps, le silence pesa sur nous.
Puis Van Helsing me fit un signe de la main, et nous sortîmes de
la pièce, sur la pointe des pieds. Une seconde après avoir refermé
35 la porte, il se précipita à travers le corridor et ouvrit la porte
voisine. Il me tira derrière lui, referma la porte et s'exclama
enfin :

« Mon Dieu, c'est horrible ! Il n'y a pas de temps à perdre !
Elle va mourir exsangue¹ – je m'étonne même que son cœur
40 fonctionne encore ! Il faut effectuer une transfusion immé-
diatement. Vous ou moi ?

– Je suis plus jeune et plus fort, monsieur le professeur ! Ce
sera moi.

– Préparons-nous tout de suite. J'apporte mon sac : j'avais
45 prévu cette éventualité. »

Je le suivis en bas. Comme nous arrivions à la dernière marche,
nous entendîmes frapper à la porte. Quand nous eûmes atteint le
hall, la femme de chambre venait d'ouvrir la porte, et Arthur se
précipitait à l'intérieur. Il courut vers nous, et me dit d'une voix
50 que l'émotion étrange :

1. *Exsangue* : qui a perdu beaucoup de sang.

« Jack, j'avais si peur ! J'ai lu entre les lignes de votre lettre et je souffre le martyre. Papa allait mieux et j'ai pu partir. Est-ce ce monsieur, le docteur Van Helsing ? Je vous suis tellement reconnaissant, monsieur, d'être venu si rapidement... »

55 La première seconde où le professeur avait remarqué le nouveau venu, l'interruption l'avait mis de mauvaise humeur. Mais maintenant, alors qu'il comprenait cette virile résolution qui semblait émaner d'Arthur, ses yeux se mirent à briller. Il lui tendit la main et lui déclara sans ambages¹ :

60 « Vous arrivez juste à temps, monsieur ! Vous êtes l'amoureux de notre chère demoiselle, n'est-ce pas ? Elle va mal, très mal. Mais non, mon petit, ne vous évanouissez pas comme cela ! »

Arthur, en effet, était devenu d'une pâleur effrayante et s'était laissé tomber sur une chaise.

65 « Vous allez l'aider. Vous pouvez faire plus pour elle que tout être vivant et votre courage est le meilleur des remèdes.

– Que puis-je faire ? demanda-t-il d'une voix enrouée. Dites-le-moi et j'obéirai ! Ma vie est à elle – et je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour... »

70 En toute circonstance, le professeur avait manifesté un sens aigu de l'humour et sa réponse me le prouva une fois encore :

« Je ne vous en demande pas tant, mon jeune ami, pas la dernière goutte en tout cas !

– Que dois-je faire ? »

75 Van Helsing lui frappa l'épaule.

« Venez, dit-il. Vous êtes un homme et c'est d'un homme dont nous avons besoin. Vous êtes supérieur à moi, supérieur à mon ami John. »

Arthur semblait stupéfait. Le professeur lui donna toutes les
80 explications, avec gentillesse :

« La jeune demoiselle va mal, très mal. Elle a besoin de sang, de beaucoup de sang, sans quoi elle mourra. Mon ami John et moi

1. *Sans ambages* : sans détours.

sommes d'accord à ce sujet. Nous allons donc réaliser une transfusion de sang, faire passer du sang de veines pleines à veines moins
85 pleines. John était sur le point de donner son sang, étant donné qu'il est plus jeune et plus vigoureux que moi (à ce moment, Arthur me prit la main et la serra, sans ajouter un mot), mais à présent que vous êtes ici et que vous convenez encore mieux que nous, jeune ou vieux, puisque nous sommes usés à force de travailler du cer-
90 veau... Nos nerfs ne sont plus aussi calmes, notre sang n'est plus aussi rouge que le vôtre. »

Arthur se tourna vers lui :

« Si vous saviez avec quelle joie je mourrais pour elle, vous comprendriez... »

95 Une plainte mal retenue l'interrompit.

« C'est bien, répondit Van Helsing. Il ne faudra pas attendre bien longtemps, je crois, pour que vous ressentiez un intense bonheur à la pensée de ce que vous aurez fait pour elle. Venez, à présent, et soyez discret. Vous l'embrasserez avant que nous
100 opérons, puis, le travail accompli, vous partirez. Pas un mot à madame. Vous savez que sa santé est chancelante ! Pas un choc. Et toute nouvelle de ce genre en serait un. Venez. »

Nous remontâmes jusqu'à la chambre de Lucy. Selon les ordres, Arthur resta à l'intérieur. Lucy tourna la tête et nous
105 regarda, sans rien dire. Elle ne dormait pas – elle était simplement trop faible pour accomplir le plus petit effort. Ses yeux nous parlaient, sans plus. Van Helsing tira quelques objets de son sac et les étala sur une petite table, loin des regards de Lucy. Puis il mélangea un narcotique¹ et, s'approchant du lit, dit d'une voix joyeuse :

110 « Eh bien, ma bonne demoiselle, voici votre médicament. Buvez-moi ceci, comme une gentille petite fille. Regardez : je vous soulève pour que vous puissiez tout avaler facilement. Voilà ! »

Elle avait réussi à tout absorber, au prix de quel effort !

1. *Narcotique* : médicament qui provoque le sommeil.

Le temps qu'exigea la drogue pour agir me stupéfia. Il fallait y
115 attribuer la faiblesse de notre patiente. Le temps parut ne jamais
finir jusqu'à ce qu'enfin les sourcils commencent à battre. Avec le
temps quand même, le narcotique prouvait sa puissance. Elle
tomba dans un profond sommeil. Le professeur s'estimant satis-
fait, je pus faire entrer Arthur dans la pièce. On lui fit retirer sa
120 veste, puis Van Helsing ajouta :

« Vous pouvez prendre le baiser promis pendant que
j'approche la petite table. Aidez-moi, John ! »

De sorte qu'aucun d'entre nous ne regarda Arthur se pencher
sur la jeune malade.

125 Se tournant vers moi, Van Helsing déclara :

« Il est si jeune et si fort, son sang est si pur que nous n'avons
pas besoin de le défibrer¹. »

Puis, vif mais précis, Van Helsing se consacra à la transfusion.
Pendant qu'elle se déroulait, quelque chose qui ressemblait à de la
130 vie commença à réapparaître sur les joues de la pauvre Lucy et,
bien que le visage d'Arthur, par contre, pâlit de plus en plus, on
pouvait y lire une joie qui donnait l'impression d'un jour naissant.
Au bout d'un certain temps, d'ailleurs, je commençai à m'inquiéter
car une telle perte de sang pouvait se révéler néfaste à mon ami,
135 quelque robuste qu'il fût. Voilà qui me donnait une idée de ce
qu'avait dû supporter l'organisme de Lucy puisque ce qui affaiblis-
sait tant Arthur suffisait à peine à la ranimer. Le visage du profes-
seur demeurait grave, alors qu'il restait près de sa patiente, montre
en main, les yeux fixés qui sur Lucy, qui sur Arthur. Je pouvais
140 entendre battre mon cœur. Et puis, enfin, il me dit à voix basse :

« Ne perdez pas un instant : c'est assez. Occupez-vous de lui,
moi je veillerai sur elle. »

L'opération terminée, je pus mesurer le degré de faiblesse
d'Arthur. Je pensai la blessure et lui saisis le bras pour

1. *Défibrer* : traiter le sang avant une transfusion.

j'opérerai le cœur lourd – et le ciel sait combien on se sent solitaire quand on perd la confiance de ceux que l'on aime ! J'opérerai le cœur lourd alors que j'aurais besoin de courage, d'aide – de foi, même ! »

85 Il s'arrêta un moment, puis reprit d'une voix solennelle :

« Mon ami John, des jours terribles nous attendent ! Il ne faut pas que deux personnes les affrontent, ces jours, mais une seule, forte, unie. C'est notre seule chance de réussite ! Aurez-vous confiance en moi, ami John ? »

90 Je lui pris la main et lui promis ce que jamais je ne lui avais retiré. [...]

[Le lendemain matin, Van Helsing indique à Seward qu'il renonce à l'autopsie. Après l'enterrement de son père, Arthur les rejoint pour les funérailles de Lucy.]

« Je sais qu'il était bien dur, pour vous¹, de me faire confiance en ce moment précis. Je comprends tout aussi bien que vous ne me fassiez toujours pas pleine confiance – vous ne pouvez le faire étant
95 donné que vous ne comprenez pas tout. Et il y aura encore des périodes où je vous demanderai de me faire confiance alors qu'en toute logique vous ne devriez pas – alors que vous ne pouvez ni ne devez comprendre ! Mais le temps viendra où votre confiance deviendra aveugle – et, alors, vous comprendrez comme si le soleil
100 lui-même vous avait éclairé. À ce moment, vous me bénirez d'avoir agi pour vous sauver, pour en sauver d'autres et, même, pour sauver la pauvre chérie que j'ai juré de protéger...

– Oui, monsieur, répondit Arthur avec chaleur. J'aurai toujours confiance en vous. Je sais combien votre cœur est noble et

1. Van Helsing s'adresse à Arthur et revient sur le baiser qu'il l'a empêché d'échanger avec Lucy mourante.

105 puis, vous étiez l'ami de Jack et... et son ami à elle. Vous ferez ce que vous jugez bon. »

Le professeur s'éclaircit la voix à plusieurs reprises, comme s'il hésitait avant de prendre la parole, puis, finalement, déclara :

« Puis-je, à présent, vous demander quelque chose ?

110 – Bien entendu !

– Savez-vous que Mrs. Westenra vous a laissé tous ses biens ?

– Non ! Pauvre femme ! Je n'y avais même pas pensé.

– Et depuis le moment où tout vous appartient, vous avez le droit de disposer de tout comme vous l'entendez. Je désire, de
115 vous, la permission de lire toutes les lettres, le plus petit papier appartenant à Miss Lucy. Croyez-moi, ce n'est pas la simple curiosité qui me fait agir de la sorte. J'ai mes raisons – des raisons que, croyez-moi, elle aurait approuvées. Elles sont ici, ses lettres, ses secrets. Je les ai pris avant de savoir que tout vous appartenait, je les ai pris pour qu'aucune main étrangère ne les touche,
120 pour qu'aucun regard ne puisse lire dans son cœur à travers ses paroles. Si je le puis, je les garderai. Même si vous ne les lisez pas à présent, j'en prendrai soin. Je n'en dirai rien, pas un mot. Quand je jugerai le temps venu, je vous les rendrai. C'est beaucoup demander, je le sais, mais vous m'accorderez ce que je
125 veux, n'est-ce pas... pour le bien de Lucy ! »

Arthur répondit avec une sincérité, une franchise qui me rappelaient le personnage qu'il était.

« Docteur Van Helsing, vous ferez ce que vous voudrez. Je sens
130 qu'en prononçant ces paroles je ne fais rien que ma pauvre fiancée n'eût approuvé. Je ne vous harcèlerai pas davantage de questions – sauf quand vous voudrez les entendre. »

Le vieux professeur se leva alors, et déclara solennellement :

« Vous avez bien raison, Arthur, d'agir de la sorte ! Tous, nous
135 aurons notre part de souffrances ! Et des souffrances telles que nous en connaissons d'autres quand nous croirons les avoir toutes subies ! Nous tous, et vous – vous surtout, mon pauvre garçon, devons franchir des ondes démontées avant d'atteindre de calmes

rivages. Mais nous devons nous montrer courageux et accomplir
140 notre devoir – alors seulement, tout se terminera bien. »

Cette nuit, je dormis sur un sofa, dans la chambre d'Arthur. Van Helsing, lui, ne dormait pas du tout. Il marcha à travers tout l'appartement comme s'il accomplissait des rondes partout. Il ne perdait quasiment pas de vue la pièce où Lucy reposait dans son
145 cercueil, ornée de fleurs d'ail qui répandaient, au milieu des senteurs de roses et de lis, une odeur lourde et accablante comme la nuit qui les accueillait.

Journal de Mina Harker

22 septembre. Dans le train pour Exeter. Jonathan dort.

150 Il me semble que les dernières lignes de ce journal datent d'hier seulement – et pourtant combien d'événements se sont déroulés depuis qu'à Whitby j'attendais, avec impatience et inquiétude, des nouvelles de Jonathan! Nous voici mariés, à présent, mon mari *solicitor*, riche, puissant, indépendant,
155 Mr. Hawkins mort et enterré. Et Jonathan atteint d'une nouvelle crise qui pourrait avoir des conséquences fâcheuses. Un jour peut-être me posera-t-il des questions à ce propos. Tout est sombre! Ma sténographie elle-même, j'ai la main un peu rouillée! Voyez les conséquences d'une prospérité inattendue!
160 Je ferais bien de reprendre des exercices pour me réhabituer à l'écriture en sténo!

[...] Nous sommes revenus en ville, sans nous presser, et avons pris un bus jusqu'à Hyde Park Corner. Jonathan avait estimé bon de me faire connaître le plus joli parc de Londres. Nous allâmes
165 nous asseoir sur un des bancs publics, mais la nature paraissait si désolée, dans ses couleurs d'automne, les passants étaient si rares que nous avons fini par penser à la chaise vide que nous trouverions en rentrant chez nous. Nous nous sommes bien vite relevés et sommes descendus vers Piccadilly. Jonathan me tenait par le

170 bras, comme il le faisait, naguère, pour me conduire au cours. À l'époque, je trouvais ce geste bien déplacé : vous ne pouvez pas enseigner, pendant des années, les bonnes manières aux demoiselles sans y être particulièrement sensible vous-même. Mais maintenant, Jonathan était mon mari et nous ne risquions pas de
175 rencontrer quelqu'un qui nous connût – quand bien même, qu'importait ? Nous marchâmes tout à notre aise. Je regardais une très jolie demoiselle coiffée d'un énorme chapeau en forme de roue et assise dans une victoria¹, devant la maison de Giuliano, lorsque je sentis Jonathan me serrer le bras au point de me faire mal.
180 « Mon Dieu ! » dit-il en même temps, dans un souffle.

Je me fais toujours des soucis concernant Jonathan : je crains une rechute de sa maladie nerveuse. Je me tournai donc tout de suite vers lui et lui demandai ce qui se passait.

Il était très pâle, et ses yeux semblaient lui sortir des orbites.
185 Terrorisé autant que stupéfait, il regardait un grand homme, mince, avec un nez en bec de vautour, une moustache noire et une barbe en pointe ; lui aussi observait la jolie demoiselle. Il la fixait avec tant d'insistance qu'il ne nous a même pas remarqués, de sorte que j'ai pu l'observer tout à loisir. Le visage me déplaisait – dur, cruel,
190 sensuel. Ses dents, surtout, mettaient mal à l'aise : elles étaient pointues, comme celles d'un carnassier, et d'une blancheur que soulignait encore l'incarnat² de ses lèvres. Jonathan ne le quitta pas des yeux, à tel point que j'eus peur d'être en fin de compte découverte. Je demandai à mon mari la raison de ce trouble, et il me
195 répondit, certain que j'en savais autant que lui sur ce personnage :

« Tu l'as reconnu ?

– Mais non, mon chéri, lui ai-je répondu. Je ne le connais pas. De qui s'agit-il ? »

Sa réponse me choqua, m'effraya, même, car il parla comme
200 s'il ignorait encore parler à sa femme, Mina :

1. *Victoria* : ancienne voiture découverte à quatre roues.

2. *Incarnat* : rouge clair et vif.

« Mon ami, mon véritable ami, du fond de mon misérable cœur,
195 je vous remercie. Dites-moi ce que je dois faire : je ne faiblirai pas. »

Van Helsing lui posa une main sur l'épaule et répondit :

« Brave garçon ! Un moment de courage et tout sera terminé !
Ce pieu... vous devez le lui passer dans le corps. Terrible épreuve,
ne vous y trompez pas, mais heureusement très courte et qui vous
200 apportera ensuite une joie tellement grande que vous en oublierez
votre grande douleur ! De cette tombe, vous sortirez soulagé,
tellement léger que vous croirez voler ! Mais une fois engagé,
vous ne devez pas vous détourner du but ! Pensez seulement que
vos véritables amis vous entourent et qu'ils ne cesseront de prier
205 pour vous !

– Poursuivez, dit Arthur d'une voix sourde. Dites-moi ce que
je dois faire.

– Prenez ce pieu dans votre main gauche et placez-en la pointe
sur le cœur de votre fiancée. Prenez le marteau dans votre main
210 droite. Puis, quand nous commencerons la prière des morts (je la
lirai : j'ai emporté mon livre et les autres m'imiteront), frappez, au
nom de Dieu, pour que la morte que nous aimons échappe à la
non-morte que nous haïssons. »

Arthur prit le pieu et le marteau. Une fois son esprit décidé à
215 agir, ses mains ne tremblèrent plus, n'hésitèrent même pas.
Van Helsing ouvrit son missel¹ et commença à lire. Quincey et
moi suivîmes du mieux que nous pouvions. Arthur posa le pieu
acéré sur la poitrine et je pus voir qu'il s'enfonçait déjà légèrement
dans la chair blanche. Puis, de toutes ses forces, il frappa.

220 La chose dans le cercueil trembla, et un cri terrible, hideux, propre
à glacer le sang jaillit des lèvres cramoisies. Le corps se contorsionna,
se tordit. Les dents aiguës claquèrent au point de déchirer la bouche
qui se couvrit d'une écume rouge. Arthur ne faillit à aucun moment
pourtant. Alors qu'il frappait à coups redoublés, sans hésiter ni

1. *Missel* : livre liturgique qui contient les prières et les lectures nécessaires à la célébration de la messe.

225 trembler, enfonçant davantage le pieu miséricordieux, faisant jaillir le
sang du cœur percé, il ressemblait à une puissante statue de Thor¹
qu'une énergie farouche eût animée. Son visage trahissait une
détermination farouche, une volonté d'accomplir ce que l'on sait
être le bien. Pareille vue ranima notre courage, et nos voix, plus
230 puissantes, résonnaient à présent dans tout le caveau.

Enfin, les contorsions se calmèrent. Les dents cessèrent de
déchirer les lèvres. Le visage ne frémissait plus. Le corps demeura
immobile. La terrible tâche venait de se terminer. [...]

[Lucy retrouve le visage que les personnages lui connaissaient. Avant de
se séparer, Van Helsing leur propose de se réunir une nouvelle fois dans
deux jours, afin d'entreprendre la tâche la plus importante : « découvrir le
responsable de toutes ces abominations et l'empêcher de nuire à
jamais ». Pour les aider, il conviera les Harker, que John Seward, Quincey
Morris et Arthur ne connaissent pas encore.]

Chapitre XVII

[Van Helsing étant reparti à Amsterdam pour régler des affaires, c'est
John Seward qui accueille Mina. Très vite, elle découvre le phonographe
du médecin et lui propose de dactylographier sur du papier carbone,
comme elle l'a déjà fait pour ses notes et celles de son mari, tous les
passages enregistrés relatifs à la mort de Lucy.

Pendant ce temps-là, son mari Jonathan est allé à Whitby, afin de
retrouver les traces de l'horrible cargaison du comte, arrivée par le
Déméter. Il rencontre Mr. Billington, chargé de récupérer les caisses à
Whitby. Il se met en rapport avec le chef de gare à Londres, où les caisses

1. *Thor* : dieu de la Guerre dans la mythologie nordique.

sont arrivées, et avec les hommes chargés de les transporter jusqu'au domaine de Carfax. Ceux-ci lui confirment que toutes les caisses ont été déposées dans la chapelle de la propriété : elles devraient donc être au nombre de cinquante. Jonathan rejoint Mina et John Seward et entreprend un travail de datation pour établir une version chronologique de tous les événements.

De son côté, John Seward prend connaissance des journaux respectifs de Mina et de Jonathan. Il réalise que la maison du comte est en fait voisine de son asile d'aliénés et que le comportement de son patient Renfield pourrait bien rendre compte des présences du comte à Carfax.

Enfin, ils sont rejoints par Quincey Morris et Arthur.]

Chapitre XVIII

Journal de Mina Harker

[Van Helsing est de retour. Alors que tout le groupe est réuni en un petit comité improvisé après le dîner ; le professeur expose les connaissances dont il dispose sur les vampires et sur Dracula en particulier.]

30 septembre. [...] « Je pense [...] qu'il serait bon de vous parler de cet ennemi que nous devons affronter. Je vais donc vous exposer certains points, vérifiés, de l'histoire de cet homme. Ensuite, nous pourrions discuter de la manière dont nous prendrions nos
5 mesures pour le détruire. »

Nul ne trouva rien à répondre. Le professeur poursuivit :

« L'existence des vampires ne peut plus être mise en doute. Certains d'entre nous ont même eu la preuve de leur existence. Et
10 même si ces témoins directs n'avaient pas subi, eux-mêmes, cette douloureuse expérience, les anecdotes et les comptes rendus du

passé suffiraient de preuve à toute personne sensée. Je reconnais avoir été sceptique moi-même et si, pendant de nombreuses années, je ne m'étais pas forcé à conserver un esprit ouvert, je n'aurais certainement pas cru à la réalité de ces faits, sauf preuve incontestable qui m'aurait été révélée comme un coup de tonnerre. Hélas ! Si j'avais su, depuis plus longtemps, voire si j'avais deviné, soupçonné ce que je sais à présent, une vie précieuse aurait été épargnée – une de ces vies à laquelle tenaient bon nombre d'entre nous. Mais le passé est passé et nous devons agir, à présent, de telle sorte que d'autres âmes ne périssent pas de la même manière, si nous pouvons les sauver. Le *nosferatu* ne meurt pas, comme l'abeille, dès qu'il a frappé. Bien au contraire, son forfait accompli, il est plus fort encore, dispose d'une puissance accrue pour perpétrer le mal. Le vampire que nous devons affronter possède la force de vingt hommes. Il est plus rusé que chacun d'entre nous, puisque la ruse s'accroît avec l'âge. Il tire aussi de nombreuses ressources de la nécromancie, soit, comme l'indique l'étymologie, la divination par le biais des morts. D'ailleurs, tous les morts dont il peut approcher s'inclinent devant lui et se mettent à son service. Il est brutal, plus que brutal, même. Il est vicieux, au sens le plus terrible du mot, et d'autant plus qu'il n'a pas de cœur. Dans certaines limites, il peut apparaître selon sa propre volonté, où il le veut et sous la forme qu'il désire. Il peut aussi se rendre maître de certains éléments – la tempête, le brouillard, le tonnerre. Il peut commander à des créatures inférieures – le rat, le hibou, la chauve-souris, la phalène¹, le renard, le loup. Il peut grandir et se rapetisser jusqu'à pouvoir disparaître comme s'il n'existait plus. Comment alors pourrions-nous le détruire, à jamais ? Comment, d'abord, pouvoir le localiser ? C'est une tâche terrible qui nous attend, mes amis, une tâche impensable dont les conséquences possibles pourraient faire trembler le plus brave. Si nous échouons dans notre

1. *Phalène* : grand papillon nocturne.

lutte, c'est à coup sûr qu'il aura vaincu. Et alors, qu'advendra-t-il de nous ? La vie n'est rien. Je ne l'adore pas. Mais notre échec porte bien plus loin que la vie et la mort car, si nous échouons, nous
45 deviendrons comme lui de terribles créatures de la nuit, sans cœur, sans conscience, faisant proie de ceux, de celles que nous aimons le plus. Pour nous, alors, et à jamais, les portes du ciel seraient fermées et, pis encore, qui interviendrait pour nous les ouvrir ? Nous poursuivrions notre existence, objets de haine universelle, ombre à la
50 face de Dieu, lance au flanc de Celui qui mourut pour les hommes. Pourtant, malgré cette terrible perspective, nous affrontons une sorte de devoir à accomplir. Et devant le devoir, est-il permis de trembler ? Moi, je réponds par la négative. Mais moi, je suis vieux et la vie, ses lueurs aveuglantes, ses havres de beauté, ses chants
55 d'oiseaux, ses musiques, ses amours, s'étendent loin derrière moi. Vous autres, au contraire, vous êtes jeunes. Beaucoup d'entre vous ont affronté la douleur, déjà, mais ont l'assurance de jours heureux, tôt ou tard. J'attends donc votre réponse. »

Pendant qu'il parlait, Jonathan m'avait pris la main. J'avais peur,
60 tellement peur, quand il a tendu la main vers moi, que les terribles paroles du professeur ne l'aient effrayé – mais ce fut presque une renaissance quand je sentis son étreinte, si ferme, si résolue, si confiante. La main d'un homme courageux parle pour lui. Il ne faut même pas une femme amoureuse pour comprendre son langage.

65 Lorsque le professeur eut terminé son discours, mon mari me regarda dans les yeux et je soutins son regard. Il était inutile d'échanger le moindre mot.

« Je réponds pour Mina et pour moi, dit-il.

– Idem, professeur ! lança Mr. Quincey Morris, laconique
70 comme toujours.

– Je suis avec vous, reprit Lord Godalming¹. En souvenir de Lucy – même si je n'avais pas d'autre raison ! »

1. À la mort de son père, Arthur a hérité de son titre.

Le docteur Seward se contenta de hocher la tête. Le professeur se leva, alors, et, après avoir posé sur la table son crucifix doré, tendit la main de chaque côté. Je lui pris la main droite, Lord Godalming la gauche ; Jonathan me prit la main droite et serra celle de Mr. Morris. Nous formâmes ainsi une chaîne solennelle. Je sentis mon cœur se glacer, mais il ne me vint pas à l'esprit de faire marche arrière. Nous nous rassîmes, notre serment solennel échangé, et le docteur Van Helsing poursuivit avec, dans toute l'expression, une sorte de joie particulière, d'enthousiasme, dirais-je presque, qui prouvait que nous entrions exactement dans notre mission.

« Eh bien, vous savez à présent contre qui nous avons entrepris une lutte sans merci. Nous, heureusement, nous ne sommes pas sans force. Nous possédons par exemple l'avantage du nombre, alors que le vampire reste seul. Nous possédons les ressources de notre connaissance, nous restons libres de frapper et de penser et, surtout, les heures du jour *et* de la nuit nous permettent d'agir. De fait, nos pouvoirs, dans toute leur étendue, nous pouvons les employer comme bon nous semble. Nous sommes tous dévoués, résolus, même, à mener à bien notre cause et nous agissons pour des raisons purement altruistes¹. C'est beaucoup. Examinons à présent combien les puissances de notre ennemi sont restreintes. *In fine*², soulignons les points faibles des vampires – et de notre homme en particulier. Nos seules sources sont les traditions et les superstitions. Celles-ci, à dire vrai, sont avares concernant les thèmes de la vie et de la mort – mieux, concernant les valeurs plus importantes encore que la vie et la mort. Pourtant, nous devons nous satisfaire du peu que nous possédons. D'abord, parce que nous ne disposons de rien d'autre, ensuite parce qu'en fin de compte traditions et superstitions sont des sources dignes de foi. N'est-ce pas grâce à elles que

1. *Pour des raisons [...] altruistes* : pour le bien de l'humanité.

2. *In fine* : en dernier lieu.

les hommes croient aux vampires – certains hommes, hélas, au
105 nombre desquels nous ne figurions pas ! Voici un an, un an seu-
lement, qui d’entre nous aurait accepté pareille possibilité, au
milieu de notre siècle scientifique, sceptique, terre à terre ? Nous
méprisions totalement une croyance que, pourtant, nous avons
vue, et bien concrète, sous nos yeux ! En conclusion : le vampire
110 et ses caractéristiques se retrouvent dans des sources que nous
accepterons pour dignes de foi. Il est connu depuis que l’homme
existe. Dans l’ancienne Grèce, dans la Rome antique ; il a ravagé
toute l’Allemagne, la France, l’Inde, voire les presqu’îles de
Chersonèse¹ et la Chine – eh oui, dans ce pays si éloigné de
115 nous, il existe et les gens le craignent. Il a suivi les hordes des
Islandais, les terribles Huns, les Saxons, les Magyars², les Slaves.
Nous possédons en tout cas de quoi connaître notre ennemi et
laissez-moi vous préciser que la plupart des croyances le concer-
nant se sont vérifiées par ce que nous avons tous vu au cours de
120 notre terrible expérience. Le vampire vit sans craindre le temps
qui, coulant, ne peut pourtant suffire pour lui apporter la mort. Il
continue son existence aussi longtemps qu’il peut se gorger du
sang des vivants. Mieux (nous l’avons vu de nos propres yeux) :
tant qu’il peut absorber du sang humain, il rajeunit, reprend des
125 forces, les décuple, comme un homme qui aurait découvert la
fontaine d’éternelle jeunesse. Mais du sang, il lui en faut. C’est
pour lui nécessité vitale. Il ne consomme rien d’autre. Notre ami
Jonathan, qui a vécu des semaines à ses côtés, ne l’a jamais lu
absorber la moindre nourriture. Autres détails : il ne projette pas
130 d’ombre et, comme Jonathan l’a observé, ne se reflète pas dans le

1. **Chersonèse** : nom que les Grecs donnaient à quatre péninsules : la Chersonèse de Thrace (aujourd’hui presqu’île de Gallipoli), la Chersonèse taurique (aujourd’hui la Crimée), la Chersonèse cimbrique (aujourd’hui le Jutland) et la Chersonèse d’Or (probablement l’actuelle presqu’île de Malacca).

2. **Magyars** : nom ethnique des Hongrois, peuple établi au IX^e siècle dans la vallée du Danube.

miroir¹. Ses mains possèdent la puissance de vingt hommes – une fois encore, notre ami en a eu la preuve quand le comte a refermé la porte sur les loups ou, plus simplement, quand il l’a aidé à descendre de voiture. Il peut se transformer en loup [...]. Il peut
135 prendre la forme d’une chauve-souris [...]. Il peut créer le brouillard – le capitaine du bateau l’a appris à ses dépens. Pourtant, d’après ce que nous savons, il ne peut créer le brouillard que sur une petite étendue – une étendue suffisante pour qu’il puisse se dissimuler. Dans les rayons de lune, il arrive sous forme de grains
140 de poussière – une fois encore, c’est l’ami Jonathan qui nous en fournit la preuve, puisque telle fut la forme sous laquelle lui apparurent les jeunes femmes, dans le château de Dracula. Il peut varier de taille – nous avons nous-mêmes vu Miss Lucy, avant qu’elle n’eût trouvé la paix éternelle, passer par une minuscule
145 fente de son tombeau. Quand il cherche son chemin, il peut sortir de n’importe quoi, entrer n’importe où, quelque hermétique que soit l’ouverture qui lui fait obstacle. Enfin, il peut voir dans le noir – une puissance d’importance dans le monde presque sans lumière qu’est le sien. Mais écoutez-moi jusqu’au bout. Tout ce
150 que je vous ai décrit, il le peut mais pas à sa guise. Il est en fin de compte plus prisonnier que l’esclave enchaîné à sa rame, que le dément dans sa cellule. Il ne peut aller où il en a envie – lui, un être hors de toute nature, doit pourtant obéir à certaines lois naturelles. Pourquoi, je ne le sais. Il ne peut entrer spontanément
155 quelque part : quelqu’un doit en effet l’inviter à pénétrer dans la maison. Dans la suite, nul ne pourra plus l’empêcher d’entrer. Ses puissances cessent – comme cessent toutes les forces du mal – au commencement du jour. Il jouit donc d’une certaine liberté, mais à des époques limitées. S’il n’est pas à l’endroit auquel il

1. Il s’agit d’un détail que Jonathan a observé peu après son arrivée au château de Dracula et qu’il a noté dans son journal. De même, il a pu observer la force du comte, qu’il prenait pour un cochet lors du trajet qui le menait à la propriété de ce dernier : le vampire avait fait fuir les loups devant ses yeux.

160 doit demeurer, il ne peut le regagner qu'à midi, ou bien au moment précis de l'aurore ou du crépuscule. La tradition nous garantit cela et, d'ailleurs, les documents en notre possession le soulignent. Ainsi donc, alors qu'il peut agir comme bon lui semble dans ses limites d'action, par exemple quand il se trouve
165 chez lui [...], il est tout aussi prisonnier de certaines périodes. Il ne peut par exemple se déplacer qu'à certains moments. On prétend aussi qu'il ne peut franchir une surface liquide qu'à marée basse ou par mer étale. De plus, certains éléments l'indisposent au point de lui arracher tout pouvoir – comme l'ail, nous
170 le savons, ou les symboles sacrés, tel mon crucifix, que j'ai toujours emporté quand nous allions l'affronter. Voilà qui le rend inoffensif. Il existe d'autres objets encore, que je dois vous enseigner, au cas où vous en auriez besoin. Une branche de rosier sauvage posée sur son cercueil lui interdit de quitter sa tombe ;
175 une balle bénite tirée dans son cercueil le tuerait véritablement. Quant au pieu passé au travers du cœur, nous connaissons ses vertus libératrices. Il en va de même pour la décapitation, comme nous l'avons constaté de nos propres yeux. Ainsi donc, dès que nous aurons découvert l'habitation de ce monstre, il nous sera
180 possible de l'immobiliser dans son cercueil et de le détruire, à seule condition d'obéir à ce que nous connaissons. Mais l'adversaire est intelligent ! J'ai demandé à mon ami Arminius, de l'université de Budapest, de me faire un compte rendu concernant la personnalité de Dracula. Je l'ai reçu récemment. Notre ennemi
185 doit être, sans doute, le voïvode¹ Dracula qui a gagné son surnom pendant la guerre contre les Turcs qu'il alla porter de l'autre côté du grand fleuve, sur le territoire turc lui-même. Si telle est la vérité, Dracula n'est vraiment pas un homme ordinaire car, à cette époque, et même des siècles plus tard, on l'a considéré
190 comme un homme supérieurement intelligent, rusé, comme le

1. *Voïvode* : gouverneur militaire.

plus vaillant des fils habitant le pays “par-delà la forêt”. Cet esprit supérieur et cette résolution que rien ne peut ébranler, il les a emmenés dans la tombe – et peut maintenant les exercer contre nous. Selon Arminius, toujours, les Dracula appartenaient à une
195 grande et noble race, encore que, de temps à autre, certains d’entre eux eussent entretenu des rapports avec le Malin – s’il faut en croire les contemporains. Ils auraient appris des secrets infernaux à Scholomance, parmi les montagnes qui dominent le lac d’Hermanstadt où le diable estime détenir des droits sur un
200 dixième de ses disciples. Les documents regorgent de mots comme *stregoica*, sorcière, *ordog* et *pokol*, Satan et enfer. Un manuscrit, même, parle du comte Dracula comme d’un *vampyr*, ce que nous comprenons trop bien. De la chair d’un seul homme
205 extraordinaire sont descendus des hommes et des femmes hors du commun et leurs tombeaux sanctifient la terre où seule peut demeurer cet infâme personnage. Ce n’est pas au demeurant une moindre terreur de savoir qu’une créature aussi pervertie soit enracinée dans un sol sacré : dans une terre vierge, il ne pourrait demeurer. »

210 Depuis quelques moments, Mr. Morris regardait attentivement en direction de la fenêtre. Finalement, il se leva, discret, et quitta la pièce. Il y eut quelques moments de silence, puis le professeur reprit :

« À présent, notre plan de campagne. Nous devons l’établir à
215 partir des nombreuses données que nous possédons. L’enquête de Jonathan nous a appris que cinquante boîtes de terre ont quitté le château pour se retrouver à Whitby, après livraison à Carfax. Nous savons aussi qu’on est venu en chercher un certain nombre. Je crois qu’il nous faut avant tout nous assurer que les
220 autres caisses se trouvent toujours derrière ce mur que nous avons regardé aujourd’hui. Par contre, si nous nous apercevons que d’autres ont disparu, il nous faudra... »

Le professeur fut interrompu d’une manière plus que surprenante. Hors de la maison, une détonation creva le silence. La